

AMOUR ET TRAVESTI AU CAMP DE COMPIEGNE

ou

LE MUNITIONNAIRE ROMANCIER

par

Philippe HOURCADE

L'histoire littéraire demeure aujourd'hui un discours figé dans sa linéarité abstraite ; elle continue à dévider imperturbablement noms d'écrivains et titres d'ouvrages, à caractériser et nommer phases et courants de diverses espèces, à dater, classifier, étiqueter, et aussi à trier selon des critères d'excellence ou de conformité. Une mise en ordre, en somme, et au pas, laquelle ignore ou dédaigne, par exemple, les circonstances d'ordre matériel, géographique, social, économique et mental, et de la production et de la réception du livre. Or il arrive que c'est le rôle et l'intérêt de ce qu'on appelle parfois les *minores*, de corriger les données par trop simplificatrices et malthusiennes de cette histoire littéraire-là, de l'enrichir aussi, au risque de brouiller les esprits, avec l'avantage, malgré cela, de réviser des idées reçues et de faire progresser notre savoir en la matière. Pas tous les *minores*, évidemment : il en est au parcours humain et littéraire singulièrement éclairant, tel Eustache Le Noble dont je me suis longtemps occupé, et d'autres, un peu à la façon des «Fous littéraires» auxquels un moment s'intéressa Raymond Queneau, dont on ne sait que faire, qui nous laissent perplexes, et c'est le cas de François Nodot dont je vais ici vous parler ⁽¹⁾.

A peine si on en connaît les dates limites d'existence : c.1650-c.1710, la liste de ses publications, et la profession qu'il exerça : munitionnaire aux armées du Roi. Voilà qui touche plutôt à l'histoire militaire et qui ne manque pas d'intérêt, mais la question que je me permets de poser, moi littéraire, est-ce que cela pouvait mener à l'exercice des Belles-Lettres ? Pour le contemporain de Nodot, qui pratiqua la vie des camps, des sièges, des batailles, c'était apparemment faisable : ainsi Courtilz de Sandras, tour à tour Mousquetaire du Roi et combattant du Choiseul-Beaupré jusqu'à la paix de Nimègue, vécut ensuite de ses très

(1) Un ouvrage récent à signaler : Walter STOLZ, *Petrone Satyricon und Nodot (ca 1650-ca 1710). Ein Beitrag zur Geschichte Literarischen Fälschungen*. Wiesbaden-Stuttgart, Frantz Steiner Verlag, 1987 («Akademie der Wissenschaften um den Literatur, Mainz, Abhandlungen der geister und sozialwissenschaftlichen Klasse», Jahrgang 1987, N° 15). Non traduit de l'allemand. Nodot aurait été parent du Père Nicolas Rapin.

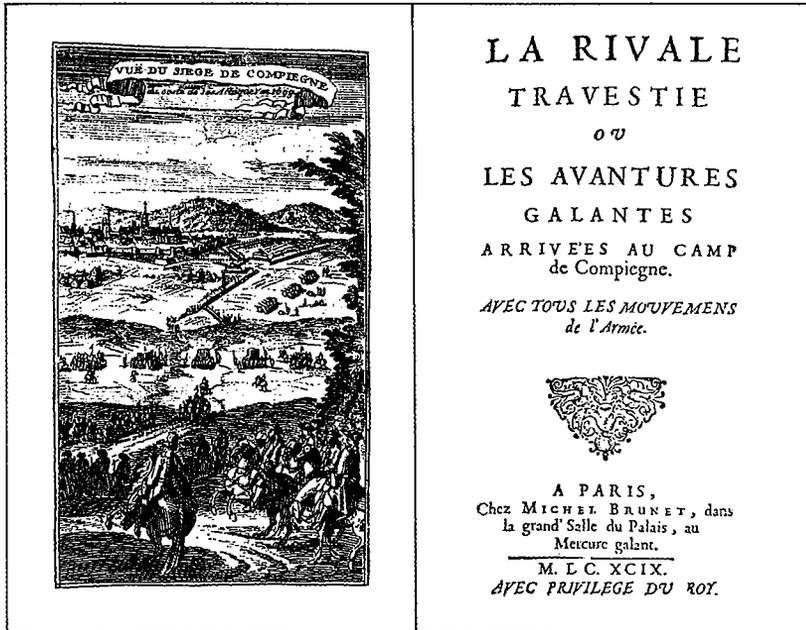
nombreux ouvrages ; une carrière commencée de bonne heure n'empêcha guère certain vidame de Chartres devenu duc de Saint-Simon de lire Bassompierre durant les campagnes de la Guerre de Neuf Ans et de rédiger, à l'intention de sa mère, une relation de la journée de Neerwinden, déjà boulimique de lecture et de l'écriture. En attendant l'énigmatique Militaire Philosophe du siècle suivant et Laclos.

C'est qu'on ne sait rien des maîtres de François Nodot, ni de sa formation intellectuelle, de ses relations et fréquentations savantes, mondaines et même professionnelles. Son *Munitionnaire aux Armées de France*, publié en 1702, dédié (sans surprise) au duc de Bourgogne, est bardé de tableaux et de chiffres : il relève d'un esprit d'organisation ingénieuse et rationnelle et de talents dignes de financier ou d'intendant de province, apparemment incompatibles avec l'amour des ouvrages d'esprit. Or l'œuvre est bien là, difficile à caractériser dans sa déconcertante polygraphie propre aux *minores* ⁽²⁾. De 1693 à 1706, François Nodot a adapté le *Satyricon*, prétendument enrichi d'un fragment manuscrit découvert à Belgrade en 1688 ; il a réécrit à partir, dit-il, de chroniques poitevines, les légendes de Mélusine et de Geoffroy à la Grand'Dent, qu'il dédia à la jeune Mademoiselle ⁽³⁾, avant qu'elle épousât le duc de Lorraine ; puis il raconta une aventure galante arrivée, dit-il encore, pendant le camp de Compiègne (ce dont il va être question) ; enfin, il décrivit en deux volumes illustrés de planches les monuments à visiter de la Rome chrétienne où il est allé voir, paraît-il. Un peu Protée, un peu à l'affût de la mode, en somme, Nodot semble avoir débuté dans une veine libertine, sinon libre-penseur, passé par la vogue des contes merveilleux, pour finir en "antiquaire" savant et dévôt. En fait, on a tôt décelé en lui un compilateur de seconde main, un ravaudeur de textes empruntés : de Pétrone, de Jean d'Arras, d'autres plus obscurs, et qui tâche à l'aide d'une glose disposée au bas de la page, à produire des effets d'érudition dont les spécialistes ne demeurent pas longtemps dupes : le manuscrit de Belgrade fut un canular où Nodot se laissa

(2) Dans l'ordre chronologique, voici l'œuvre de Nodot, *Traduction entière de Pétrone suivant le nouveau Manuscrit trouvé à Bellegrade en 1688* (...), Cologne, Pierre Groth, 1693-1694, 2 vol. ; *Histoire de Mélusine tirée des Chroniques du Poitou* (...), Paris, Claude Barbin et Thomas Mœtte, 1698 ; *La Rivale travestie. Ou les Aventures galantes arrivées au camp de Compiègne* (...), Paris, Michel Brunet, 1699 ; *Histoire de Geoffroy surnommé à la Grand'Dent, Sixième Fils de Mélusine, Prince du Lusignan*, Paris, Veuve de Claude Barbin, 1700 ; *La Contre Critique de Pétrone, Ou Réponse aux Observations sur les fragments à Belgrade en 1688, avec la Réponse à la Lettre sur l'Ouvrage et la personne de Pétrone*, Paris, J. B. Cusson et P. Witte, 1700 ; *Le Munitionnaire aux Armées de France* (...), Paris, J. B. Cusson et P. Witte, Bruxelles, Foppens, Liège, Posuel, (1702) ; *Nouveaux Mémoires de M. Nodot ou Observations qu'il a faites pendant ses Voyages d'Italie*, Amsterdam, Zacharie Chatelain, 1706.

(3) Elisabeth-Charlotte d'Orléans, fille de Monsieur et de Madame Palatine fut aussi la dédicataire du manuscrit des *Histoires ou Contes du Temps passé* (1695) de Charles Perault.

prendre. Au moins lit-on ses livres avec plaisir, se demandera-t-on ? Hélas, le style de ses *Histoires de Mélusine* et de *Geoffroy* manque absolument de la discrète élégance de celui de Perrault ou de la saveur généreuse de celui de Mme d'Aulnoy.



Frontispice et page de titre de *La rivale travestie*.

Venons-en à notre nouvelle galante. Le camp de Compiègne s'était achevé le 20 septembre 1698, dont le *Mercure Galant* du même mois publia une assez courte relation, conclue sur un madrigal élogieux du Bourguignon Mallemand de Messange à fredonner sur un air de Du Parc ⁽⁴⁾. Dancourt et ses camarades de la Comédie-Française furent prompts à capter les roulements de tambour de l'actualité, avec la création des *Curieux de Compiègne*, le 4 octobre suivant ⁽⁵⁾. Et avant la fin de l'année, deux Almanachs signés, l'un Jacques Langlois, l'autre Jacques Langlois et Antoine Trouvain, durent paraître pour être affichés dans les demeures particulières dès le 1er janvier de 1699. Si je rappelle ces faits bien connus, c'est pour faire observer l'apparente lenteur à

(4) Le *Mercure Galant*, septembre 1698, p.151-258. «Par un jeu digne d'un Héros, /LOUIS réveille Mars dans le sein du repos,/ Après avoir calmé la Terre./ Celui qui fit goûter à ses heureux Sujets/ Une charmante Paix au milieu de la Guerre,/Leur fait revoir encor, mais avec plus d'attrait,/Une charmante Guerre au milieu de la Paix», p.257-258.

(5) Comédie publiée chez Ribou dès 1698. Voir André Blanc, *F.C. Dancourt (1668-1725). La Comédie française à l'heure du Soleil Couchant*, Paris-Tübingen, Editions Jean-Michel Place-Gunter Narr Verlag, 1984, p.79-81, et sa communication à ce colloque.

réagir de François Nodot, lequel n'obtint que le 23 janvier un privilège pour l'impression d'un texte peut-être déjà écrit, qui peut savoir ? La parution, à Paris chez Michel Brunet, éditeur du *Mercur Galant*, des fables et des romans de Le Noble, enfin, de tout ce qui était dans l'air du temps, dut s'ensuivre immédiatement, dont on ignore la date exacte. Remémorons-nous les titres et sous-titre : *La Rivale travestie. Ou les Aventures galantes arrivées au camp de Compiègne. Avec tous les mouvements de l'Armée*. C'est bien long pour une nouvelle galante ! Un tout petit peu carnavalesque et accrocheur : le livre dut paraître en janvier. Le sous-titre manifeste l'ambivalence du projet en suggérant un parallèle entre aventures galantes et manœuvres militaires, l'amour et la guerre, même esprit de stratégie ? Pas de nom d'auteur, ce qui était habituel pour ce genre de littérature. Face à la page de titre, un frontispice : *Vue du siège de Compiègne, à partir de ses Attaques en 1698*, signé



Fig.1
Almanach pour 1699,
gravure publiée par Lan-
glois et Trouvain, rue
Saint-Jacques à Paris
« Le camp de Coudun ».
Derrière le Roi, à droite
le duc d'Anjou, le duc
de Berry, Monseigneur,
M. le Prince ; à gauche
le duc de Bourgogne, le
roi d'Angleterre, le duc
du Maine.

Guérard ⁽⁶⁾, annonce une relation historique, tandis que la dédicace à Madame la Duchesse, dans les pages suivantes, nous ramène au monde des dames et de la galanterie ⁽⁷⁾.

Relation, c'est-à-dire chronique immédiate ou différée d'un événement plus ou moins important, véridique, attesté. Rien, dans le titre et le sous-titre, ne désigne une présence de la fiction littéraire et du travail de la plume artiste. Ni *nouvelle* ni *histoire*, mais *aventures* : ce qui est effectivement survenu à des gens durant le camp de Compiègne, sans que le narrateur anonyme y ait été pour quelque chose : *all is true*, comme aurait dit Balzac. Il n'empêche, et le voisinage de boutique du *Mercurie Galant* lequel publiait mensuellement des nouvelles ⁽⁸⁾ m'incite à cette réflexion, le propre de ce genre de récit (galant ou divertissant) requérait de la nouveauté, de la fraîcheur. Du temps s'était écoulé depuis l'été précédent, et le souvenir de l'événement avait dû s'affaiblir sensiblement. Nodot y avait-il pensé ?

Dans la comédie de Dancourt, et sans doute malgré un décor suggestif, le camp n'avait pas été vraiment montré dans le processus et dans l'exhibition, qui auraient été coûteux, de ses fastes et de ses fracas. Mentalement présent dans la tête du spectateur et vaguement localisé au-delà de la toile du décor, il n'était rappelé que dans les répliques des personnages. Et la comédie ne s'en souciait pas davantage, qui se cantonnait dans une intrigue et dans une tonalité bourgeoise et goguenarde. La brutale leçon tirée des mésaventures de Moufflard et de Valentin, faisait comprendre que le spectacle d'armées et de mouvements militaires n'était pas destiné au regard des roturiers : les historiographes Boileau et Racine accompagnant le roi dans ses campagnes en avaient su quelque chose, qui essayèrent la risée des courtisans titrés. D'autre part, la véracité de la curiosité universelle assurait le caractère crédible de l'action dramatique, tandis que la leçon, fort insolente, conférait à la comédie une remarquable cohérence thématique. Rien de tout cela dans la nouvelle de Nodot, où le narrateur caché prétend à la fois rapporter les manœuvres et les incidents de la fête royale et militaire, et tresser une anecdote mondaine. C'est pourquoi le récit se déroule tour à tour sur deux niveaux d'événements dont il fabrique la transition à l'aide de séquences narratives alternées : tantôt gazette, tantôt potin, au risque d'indistinction et sans s'inquiéter du problématique rapport entre ces deux niveaux. Et l'assemblage naïf du tout a dû nécessiter un montage narratif convenu qui n'y puisait pas forcément sa justification, mais me

(6) Estampe inconnue de Weigert, V, p.49-138. Et pour le moment, impossible de savoir de quel Guérard il s'agit dans la famille qui porta ce nom : Nicolas dessina des *Exercices de Mars* à l'intention des princes.

(7) Madame la Duchesse était parmi les princesses présentes, ainsi est-elle représentée au sein de la famille royale sur la terrasse par Jacques Langlois.

(8) Il y eut sept nouvelles dans les *Mercures* de mars, avril, mai, juin, août, octobre et décembre 1698 et seulement trois en février, octobre et décembre 1699.

donne l'opportunité de vous résumer le début de l'histoire : une marquise du beau monde parisien apprend que son amant le Chevalier la trompe avec une jolie roturière nommée Dorinde et que tous deux comptent filer le parfait amour parmi la foule des curieux de Compiègne. Voilà qu'elle décide de s'y rendre elle-même, mais travestie en mylord anglais, afin de parvenir à les confondre.

La Rivale travestie relève donc de la nouvelle galante. C'était un genre narratif en prose comme on en lisait alors à foison, en livres de poche avant la lettre, ou, comme je l'ai dit, dans les successives livraisons du *Mercurie Galant* de Donneau de Visé. Né hors du champ reconnu de la poétique aristotélicienne, considéré, avec quelque dédain, comme d'obédience féminine et mondaine, il offrait l'impression que tout le monde pouvait s'y adonner, ne serait-ce que pour passer le temps. Des hommes de lettres comme Du Plaisir en 1683 et l'abbé de Bellegarde en 1702, s'avisèrent et s'efforcèrent de prévenir l'engouement des amateurs et de codifier et rationaliser le genre à la mode. Il leur sembla urgent de préconiser brièveté du récit, linéarité sans parenthèses, digressions ni accroc, impassibilité du narrateur sans défaut, vraisemblance, style simple et limpide, etc. Affirmer qu'ils furent attentivement lus et suivis est sans doute invérifiable, et surtout excessif ! On écrivit des nouvelles en dépit des règles. Toutefois, la nouvelle galante ou divertissante s'était implicitement conformée à des principes non écrits et convenus, selon lesquels la grande histoire, celle des princes et des grands, n'avait pas à intervenir dans le cours d'intrigues particulières d'ordre privé. Un cadre général brossé au début du récit, quelques allusions par la suite, suffisaient, et c'est bien ce qu'on constate à la lecture de la majorité des nouvelles galantes de l'époque et dans celles du *Mercurie*. En cela, ce genre romanesque différait sensiblement de la nouvelle historique et de l'histoire secrète, que Pierre Bayle n'appréciait pas beaucoup. Or autant constater qu'à cet égard, François Nodot n'en faisait qu'à son idée, en l'occurrence, fort révérencieuse et conformiste.

La page de titre est claire pourtant, qui accorde la primauté d'intérêt à l'intrigue particulière. C'est précisément pour juger de la réussite de Nodot dans ce dessein, que j'envisagerai d'abord le texte de sa chronique historique du camp de Compiègne. Or la mise en parallèle avec celle du *Mercurie* révèle un même ordre dans la narration et dans la description (à une exception près), le même choix des détails, les mêmes sujets d'éloges et, plus troublant, de loin en loin, les mêmes expressions. Voici des exemples parmi d'autres : l'insistance à faire admirer la maison du maréchal de Boufflers, général commandant toutes les festivités, avec ses ingénieux ajouts d'architecture improvisée, son mobilier (notons ce lit à la duchesse, au passage !), ses repas, magnificence, générosité, et surtout, comme chez Saint-Simon, la parfaite exécution du programme et l'ordre observé partout. Relevons encore cette écharpe

rouge portée sur un buffle par le maréchal de camp, Pracontal, “pour se faire voir sur la scène”, croit bon d’expliquer Nodot. Ou encore, le détail des uniformes décrits, régiment après régiment, dans le récit de la revue du 9 septembre, qui dura quatre heures, selon le romancier. Ou enfin, hommage au prince, héros de l’événement, la chute de cheval qui faillit survenir au duc de Bourgogne, à cause d’un violent orage, et qui fut évitée grâce au réflexe d’un de ses officiers ⁽⁹⁾.

Il est cependant, dans *La Rivale travestie*, des informations qu’on ne trouve pas dans le périodique mondain. Il y est noté, par exemple, que dans les tout premiers jours, Phélippeaux, Intendant de l’armée, fit procéder au ramassage de la récolte de blé aux alentours du camp et à leur empilage en magasins, avec l’aide de deux bataillons des Suisses de Stoupe. L’éducation militaire du fils aîné de Monseigneur devant passer par la connaissance des techniques d’approvisionnement, des précisions sont livrées sur le dosage de foin et d’avoine à calculer pour chaque corps d’armée : “Les petites choses, insiste Nodot mine de rien, ont leur intérêt comme les grandes, et les génies supérieurs s’y distinguent également”. Et de saluer en passant Berthelot de Pléneuf, commissaire général des poudres et des salpêtres depuis 1693 ⁽¹⁰⁾, et de souligner la “bonté” des fourrages. Vers la fin de la nouvelle, est suggérée l’adresse équestre des fourrageurs qui montent “à poil” ⁽¹¹⁾, et qui sont utilisés comme moissonneurs d’occasion, pour la montre, afin de conférer au spectacle militaire une couleur rustique suffisamment crédible ⁽¹²⁾. La raison d’être de tous ces objets d’attention saute aux yeux, révélatrice du métier, de la compétence de l’amateur romancier, et peut-être de sa passion professionnelle.

Mais au total, chez lui comme dans le *Mercur*, c’est le même ton officiel, c’est la même admiration de commande. Certes, un zeste de frémissement de vie chez Nodot : ainsi, lors du récit de l’affrontement final, les dames sont (tout de même !) assourdies par le fracas des armes et en tirent une bonne migraine, et de faire entendre, comme si on y était, les vedettes des deux partis adverses, criant les uns : «Alerte !», les autres : «Sauve !» ⁽¹³⁾. A part cela, point n’est fait mention du mauvais tour joué à Tessé par Lauzun - l’histoire du chapeau gris -, ni de l’extrême réticence de Rosen à se faire battre, même fictivement, par l’autre camp, ce qui fit bien rire le roi, ni surtout le tableau imprévisible du rempart, ce tête à tête galant de Louis XIV avec Mme de Maintenon confinée dans sa chaise à porteurs, l’ébahissement de la cour assemblée et du jeune et novice Canillac, toutes anecdotes si drôlement racontées par

(9) *La Rivale travestie*, p.86 et *Mercur Galant*, p.181.

(10) *La Rivale travestie*, p.80.

(11) *La Rivale travestie*, p.325-326

(12) Ibid.

(13) *La Rivale travestie*, p.326

le seul Saint-Simon⁽¹⁴⁾. Défaut d'information, de la part de Nodot, ou discrétion opportuniste, concernant des incidents dont le rappel pouvait déparer l'impression recherchée de force et de grandeur, et requérait une bonne dose d'humour, d'impertinence ou de malice ? Je crois deviner les haussements d'épaule ou les baillements, si jamais elle a lu le livre, de Madame la Duchesse, qui fut si consommée en bons et surtout en mauvais tours, comme l'était Lauzun.

Almanach pour 1699, gravure publiée par Langlois et Trouvain, rue Saint-Jacques à Paris « Le camp et le siège de Compiègne ». L'épisode de la terrasse a si bien frappé l'opinion que le graveur a représenté assise de dos au premier plan, la noire silhouette de Mme de Maintenon (Bibl. nat. ; Estampes).



Notre Marquise trompée est donc à Compiègne où elle a trouvé de quoi se loger, avec une amie anglaise, versée en mathématiques, en fortifications, en d'autres arts militaires, bref, ici, tout-à-fait à sa place. Un officier nommé Bassonville s'est chargé de guider ces dames, et à l'occasion, de les introduire. On a tout son temps. Avec ses séances successives et diversifiées de spectacles mirifiques : quartiers généraux,

tables ouvertes et dîners des grands de ce monde, revue, combat simulé à la perfection, etc., le camp sert de cadre rare mais indifférent à une flânerie continue dont s'accommode assez bien le projet initial, et le faux mylord oublie volontiers sa jalousie aux moments et aux endroits qui promettent le plaisir des yeux. Le récit de l'intrigue galante se déroule sans beaucoup de conviction, souvent interrompu par la lecture de lettres et de billets, par des conversations anodines, et en trois séquences, par celui des malheurs passés de l'amie anglaise ⁽¹⁵⁾ : une rescapée de la «Glorious Révolution» encore récente, à peine remise d'amours traversées et tragiquement brisées. Les desseins de la Marquise vont s'exécuter en leur lieu, grâce aux filatures porteuses d'enseignements effectuées par un valet un peu louche, L'Eveillé, lequel a réussi à se glisser chez l'adversaire, et aux stratagèmes d'une soubrette, Frosine. Cette Dorinde est une «trouvaille» ⁽¹⁶⁾ du Chevalier, qu'il a remarquée dans le salon d'une de ces vieilles de qualité qui s'entourent de jeunes tendrons pour attirer le beau monde, et notamment les hommes, autour d'elles. C'est une de ces «Femmes habiles qui (en galanterie) font valoir les commencements, rendent les progrès difficiles, et vendent chèrement la fin» ⁽¹⁷⁾. C'est assurément une effrontée petite bourgeoise qui a l'insolence d'affirmer tout haut que ses charmes naturels peuvent l'emporter sur ceux que la Marquise emprunte quelquefois ⁽¹⁸⁾ et de prétendre séduire un homme d'une condition supérieure à la sienne. Mais l'aventure, pour Dorinde, s'achève dans la honte et dans le ridicule, car pour échapper à un époux inopinément survenu dans les parages, elle tente de quitter la place en chariot, dissimulée dans une malle, accompagnée de sa vieille amie le Comtesse, accoutrée en paysanne. Une chambre d'auberge campagnarde fournit le cadre mesquin de l'équipée finale. De faire comprendre et remarquer qu'après tout, le Chevalier avait pu subir un coup de foudre pour une jeunesse, malgré une fidèle et tendre habitude, Nodot n'a cure, et Dorinde doit encourir l'humiliation qui remet les choses dans l'ordre accoutumé, un peu comme chez Dancourt.

On peut esquisser à présent comme un partage (involontaire ?) des tons : sérieux convenu de la relation historique, enjouement et léger débraillé de l'expression dans l'aventure galante, que ponctuée de temps à autre le pathétique du récit de la Belle Anglaise. Léger débraillé, ai-je dit, car je songe à certaines formules, à un certain vocabulaire familier utilisés par l'auteur, qui ne me semblent pas relever du style distingué : «Je me trouve à sec», avoue un moment la Marquise. «A la guerre

(14) Saint-Simon *Mémoires*, éd. Yves Coirault, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, (1983), T.I., p.535-546.

(15) *La Rivale travestie, Histoire de la Belle Anglaise*, p.60-77, 215-254, 290-323

(16) *La Rivale travestie*, p.5

(17) *La Rivale travestie*, p.15

(18) *La Rivale travestie*, p.4

comme à la guerre !» s'exclame à un autre moment Bassonville, enfin, «Mes yeux sont chargés à balle aujourd'hui», annonce martialement (plus que galamment) l'Anglaise, que courtise Bassonville ⁽¹⁹⁾. Aux côtés de la grande guerre mise en scène à l'intention des dames, s'installe tout naturellement la petite guerre (en dentelles) ici portée au premier plan. Car le temps de la paix revenue autorise l'insouciance, l'enjouement, et surtout ramène l'attention du public sur les affaires privées, les actes qui se jouent sur la scène officielle demeurant un peu en retrait. Par conséquent, l'amie émigrée d'Outre-Manche revêt plus d'intérêt que la présence sans surprise des princes étrangers, hôtes du roi, que Nodot mentionne au passage, tout comme le *Mercur*. La passivité du personnage, qui ne fait qu'assister à l'intrigue galante et raconter sa vie, semble simplement avoir contribué au caractère authentique et actuel de la nouvelle. Des Anglaise, il n'en manquait pas à Paris en une époque où brillaient à la cour une comtesse de Gramont née Hamilton, à la Ville une Mme Harvey, amie de La Fontaine, où en son logis de la rue Saint-Benoît, une Mme d'Aulnoy recevait ceux qu'elle avait dû connaître lors de son voyage de naguère à Londres, ainsi que leurs amis, toutes opinions et partis-pris mêlés. A cet égard, il appert que notre Anglaise, peut-être débarquée en France dès le seuil des années 90, est une fidèle catholique, mais de là en faire une jacobite militante, Nodot s'en garde bien : pas de politique en ces lieux-ci ! A peine une réflexion jetée non sans l'ombre d'une critique : «Il est admirable que dans les Pays où une Religion est persécutée, ceux qui la professent, la servent beaucoup mieux que dans les lieux où elle a un libre exercice» ⁽²⁰⁾.

Alors pourquoi ce choix du travesti par la Marquise ? Par anglophilie ? Ce n'est pas encore la période, semble-t-il. Des figures d'aristocrates anglais se pointent en 1697 dans *La Fausse Comtesse d'Isamberg* de Le Noble, dans l'anonyme *Mylord ou le Paysan de qualité* en 1700 ⁽²¹⁾, mais à titre probable d'ornements exotiques, loin d'offrir la richesse d'intérêt du Mylord Edouard de *La Nouvelle Héloïse*. Quant au travesti masculin, en dépit du contexte guerrier et de l'annonce du titre, il ne s'ensuit pas que la jalouse Marquise s'enrôle parmi les troupes de Sa Majesté, afin de jouer les Christine de Meyrac, l'Héroïne Mousquetaire, les Madeleine Delfosse, les Geneviève Prémoy : cette dragone qui reçut l'Ordre de Saint-Louis ⁽²²⁾. C'est seulement un penchant qui trouve à se satisfaire le Mardi-Gras ou à la Mi-Carême, où la coquetterie ne perd pas ses droits : la Marquise excelle à porter le chapeau «en petit

(19) *La Rivale travestie*, p.122

(20) *La Rivale travestie*, p.63

(21) Un Mylord Goldophin apparaît dans *La Fausse Comtesse d'Isamberg*, Paris, George et Martin Jouvenel, 1697, d'Eustache Le Noble, mais pour être dupe de l'héroïne du roman. *Mylord +++ ou le Paysan de qualité*, Paris, Martin et George Jouvenel, 1700.

(22) *L'Héroïne Mousquetaire* (Paris, Th. Girard, 1677) est de Jean de Préchac. *Les Mémoires de la Vie de Mademoiselle Delfosses, ou le Chevalier Baltazard*, (Paris, Claude Barbin 1695) et *l'Histoire de la Dragone (...) ou le chevalier Baltazard* (Paris, Amable Auroy, 1703) furent à tort attribués à Le Noble.

Maître», ses amis même avouent n'avoir jamais vu de si joli cavalier. Et la voilà baragouinant un français «anglisé», lutinant l'amie anglaise, courtoisant la rivale et lui serrant la main à la faveur de la nuit ⁽²³⁾. Menues libertés, furtives audaces, rappelant peut-être que l'on est au temps du carnaval lorsque paraît le roman de Nodot. Mais aucune marque d'ambiguïté ni d'atteinte à la norme : nous ne sommes pas chez l'abbé de Choisy, travesti ou non.

Finissons-en. Le risque d'éparpillement de l'analyse, l'impossibilité où elle est de trouver ici du sens et de la qualité, oblige à ne pas prolonger le propos et mettre votre patience à l'épreuve. Le sieur Du Plaisir trouvait avec raison que le bon roman était celui qui se relisait volontiers : ce n'est pas le cas de *La Rivale travestie* du sieur Nodot. Force nous est de la renvoyer dans l'anonymat de ces paquets de livres d'histoires sans titres ni dates négligemment mentionnés dans les inventaires des bibliothèques du temps, et par là, si vous me permettez cette image pompeuse et conventionnelle, dans les oubliettes de la mémoire.

*

* *

DÉBAT

Philippe Hourcade :

Hélène Himelfarb : La moisson par les Suisses n'est pas mentionnée dans *Le Mercure* mais se trouve chez Dangeau. Pontchartrain mentionne seulement que la récolte était déjà faite. Dangeau précise que la moisson fut prématurée et qu'elle fut effectuée par les deux régiments de Suisses et uniquement sur le périmètre du camp.

François Callais : Ce Nodot mérite sans doute d'être plus connu comme technicien et munitionnaire des armées de France, enseignant à fournir des vivres au meilleur compte et servant encore de référence pour savoir comment s'opérait le ravitaillement. N'a-t-il pas laissé plus de trace dans l'économie que dans la littérature ?

Philippe Hourcade : Les disciplines sont séparées par des cloisons étanches. Nodot est connu par les historiens de la littérature comme le traducteur de Pétrone au XVIII^e siècle et l'auteur du roman dont j'ai parlé, mais son ouvrage de technicien, assez ardu, mérite d'être rappelé.

François Callais : Si Nodot paraît si prudent en travestissant sa dame galante en mylord anglais et s'il n'y a pas de charge religieuse, n'est-ce pas parce que Jacques II, le roi détrôné, accompagné de fidèles, assista à plusieurs journées du camp, mais aussi que l'on y vit plusieurs généraux anglais ayant accepté la "glorieuse révolution". Les deux parties étaient donc sur place.

André Blanc : Voici un détail sur le décor des *Curieux de Compiègne* : il coûta 300

(23) *La Rivale travestie*, p.52, 53, 84, 114.

livres, somme considérable, mais il fallait représenter l'importance du camp. Ajoutons que les comédiens donnèrent une gratification aux gardes du théâtre qui avaient prêté leurs hallebardes pendant la durée de la comédie.
